

FRANÇOIS GARNIER

QUE PURPLE RÉGNE !

Chroniques d'un fan de

Deep Purple



François Garnier

Que Purple règne !

Chroniques d'un fan de Deep Purple

© François Garnier, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6239-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Saint-Christol, 22 août 2024

QUE PURPLE RÈGNE !

[Chroniques d'un fan de Deep Purple]

À tous les dingues de musique, quelle qu'elle soit, quels qu'ils soient... À tous les purple maniacs.

Avant-propos sans quiproquo

Deep Purple est ma famille, musicale. De cœur, d'âme, de conviction, de plaisir.

L'exigence de l'efficacité, la grandiloquence faite nécessité, l'exploit à portée de cordes métalliques ou vocales, le pandémonium du classique marié au rock dur.

Une famille nombreuse, en membres, en histoires, en déboires en succès, aux querelles interpersonnelles stériles, installée au pays où les excès sont les bienvenus. La rivalité hormonale, doublée d'une virilité peu banale a pu jouer pour ou contre les intérêts du groupe. Il m'a été donné de connaître bien des histoires de cette fratrie devenue grande au gré des arbres généalogiques voire illogiques. Les ramifications de la Purple family sont infinies.

Raconter les Purple members, c'est aussi aborder l'aspect sang royal, comme la bâtardise. Les ramifications n'ont pas produit que des lettres de noblesse.

La part d'irrationnel existe, et pas seulement parce que l'ombre toujours plus noire du guitariste star Ritchie Blackmore planera éternellement sur la destinée du groupe, qu'il en fasse partie ou non.

Lorsque le point d'équilibre est atteint par ses cinq protagonistes, le groupe est le meilleur dans sa catégorie.

Sauf que, bien des fois, c'est sur le fil du rasoir qu'il sauve sa mise.

Co-inventeurs du hard rock avec quelques autres célèbres chevelus du début des années 1970, Deep Purple demeure l'une des références incontournables. Parmi les critiques émises à l'encontre de ce mouvement, est dénoncée une forme de vulgarité à l'état impur dans les paroles. Si Deep Purple a pu brandir quelques idées à la limite du sulfureux, il n'a pas basculé du mauvais côté. Aussi, le hard rock s'est vu décrié dès l'origine, parce prétendument primaire et bruyant, ce genre est aujourd'hui ringardisé.

Eh oui le hard rock peut enfanter de l'Art rock.

Peu importe. Ce livre s'adresse à ceux qui sauront en extraire le suc, jusqu'à la délectation dans certains cas.

Cet assortiment d'influences disparates fonctionne très bien, terreau d'une étonnante unité musicale.

Imagine-t-on qu'une musique puissante, jouée à fort volume puisse servir de baume musical ?

Et bien oui, aussi. Parce que toute vibration positive est bonne à recevoir. Et la vocation première du rock and roll demeure le défoulement. Ce groupe remplit la mission avec brio.

Inutile de définir scientifiquement ce qui provoque l'amour de cette musique, d'envisager la notion de déterminisme ou seulement de le relier à une dimension générationnelle.

Du son du groupe reconnaissable entre mille aux caprices du guitariste héros Blackmore, à l'attrait pour cette association artistique souvent magique, nous sommes inexorablement fascinés au prix parfois de nos propres contradictions. À l'instar même de celles de nos musiciens préférés.

Des biographies de Deep Purple existaient bien avant la mienne et Martin Popoff est la référence absolue pour ce groupe, dont les ouvrages font plus qu'autorité. Sous toute réserve, je n'en connais pas qui soit entièrement rédigée par un auteur français, à vrai dire.

La présente édition n'est pas le fruit du travail d'un journaliste, mais l'appréciation subjective et tout autant honnête d'un fan de la première heure.

Définitivement, le gamin violoniste puis l'adolescent bassiste et l'adulte claviériste que j'aurais été, d'un niveau des plus modestes, a jeté son dévolu sur ce genre musical dénommé hard rock, en grande partie grâce à cette institution bruyante qu'est Deep Purple. À partir de 1970, la musique rentre dans le dur, y compris pour ceux qui le sont de la feuille. Le roc se transformera en fer. Metalliquoi ?

Les saigneurs non agneaux que sont les Purplemen ont donc jalonné ma vie. Si

ma passion initiale était le cirque traditionnel (merveilleux Pinder Jean-Richard), je reste attaché à l'artistique et aux métiers nomades, donc à tous les musiciens et chanteurs qui sillonnent les contrées conquises par les décibels chatoyant d'un rock bien asséné.

Alors ces joies, ces attentes interminables de sortie d'album ou devant les portes de salle de concert, ces déceptions à l'écoute d'un disque ou d'une prestation scénique ratés, m'ont nourri et appris que le fanatisme raisonnable a cela de plaisant qu'il auto-alimente la magie.

Il n'est pas ici question d'exhaustivité quant à l'œuvre, mais de sélectivité due à mes préférences, mes goûts et seulement l'appréciation personnelle d'un fan féroce et sincère dans ses louanges comme dans ses improbations. De même, vous n'y trouverez pas d'arbre généalogique. D'autres s'y sont employés avec minutie et exhaustivité, je n'avais pas envie de fournir d'aspirine ou de vous réserver une séance d'ophtalmologie.

J'évite également de raconter ce qui l'a été des milliards de fois, telle que l'origine pittoresque du tube rabâché « Smoke On The Water ».

Candy Purple est majestueux, on le sent de suite, il rayonne, et il répand son bonheur sur nous. Le métabolisme Purplien me convient, il doit correspondre à un besoin intérieur personnel.

Quand Deep Purple est en forme, c'est de l'art, carrément. Pour moi ce que l'on ne dénomme pas « grande musique » ne relève pas d'un art mineur. Car l'art n'est pas une question de discipline en soi mais se définit à partir d'un niveau de talent. L'expression art mineur est malvenue, n'en déplaise à Gainsbourg qui s'en faisait le chantre (peut-être s'agissait-il d'un snobisme masqué ?). De plus, l'art ne montre pas ce qui existe mais montre ce que l'on ne voit pas. Il en va de même pour les oreilles. Ainsi, les générations de mélomanes des années 70 et 80 ont eu pour pratique d'écouter le moindre détail de chaque chanson, par passion, pour mieux la comprendre, la savourer entièrement. Comme de fins gourmets qui ont faim, courbés.

J'attache personnellement une grande importance à la qualité de la production

car, là aussi, une œuvre sonore est par nature en premier lieu abordée par le canal auditif. Toutefois, la qualité de la production ne se limite pas au placement des instruments et au fait de correctement pouvoir les distinguer. Si la production c'est d'abord l'art de savoir placer les micros, c'est tout autant le rendu sonore qui doit correspondre à la personnalité de l'artiste ou de la thématique du disque qu'il a choisi de faire. Autrement dit, donner un son crade à Motörhead et un son brillant à Bon Jovi est une obligation, l'inverse serait un plantage. On reviendra plusieurs fois sur cet aspect essentiel.

Ce sont ces petits arrangements de guitare au fond du spectre sonore qui ont une importance de premier rang, le doublement de la voix de tête également. Ces habillages musicaux comme techniques ont pu nous mener au bonheur.

Mes proches savent combien l'engouement pour cette formation prestigieuse, mon inclination profonde plutôt, m'accompagne encore. Après six décennies d'activité, ce n'est plus une carrière. C'est le règne de la race des saigneurs.

Et cette addiction au groupe se traduit pour un intérêt de tout détail le concernant, rien moins. Ce n'est pas pour autant dévorant, car pleinement consenti, sans idolâtrie et sans conséquence négative aucune sur la vie de celui qui s'y adonne.

Pas besoin de relire toutes les chroniques de disques, toutes les critiques de concert, tous les ouvrages précédents sur Deep Purple. Ce récit est simplement le mien, c'est-à-dire le témoignage d'un fan français de la quasi première heure qui parle avec ses convictions, ses tripes et tout le bonheur procuré par ce groupe mythique.

Intarissable et insatiable au sujet du hard rock en général et sur Deep Purple en particulier, mes proches l'ont constaté, je me lance à partager le fruit de ma réflexion et de mes émotions. Friand de l'histoire intime du groupe, je n'insisterai pas ici sur ce qui s'apparente de temps à autre à l'enfer du décor. Je privilégie plutôt ce qui rejoint la lumière.

La passion n'exclut pas la lucidité et cette dernière n'annihile pas le plaisir. Peut-on toutefois chercher l'équilibre quand on s'intéresse à un groupe qui a fait des

excès, dans la grandiloquence ?

À l'approche du lever de rideau ou la seconde avant que ne débute le premier morceau d'un nouvel album, mes joues s'empourprent (évidemment), mon cœur bat la mesure. Et j'y retourne inmanquablement, car c'est toujours une première fois.

Merci messieurs Blackmore, Gillan, Glover, Lord, Paice, Coverdale, Hughes et les autres pour cette relation passionnelle !

Et s'il Everest qu'ils en font des montagnes, leur légende atteint parfois des sommets. Par voie de conséquence, le fan a la sensation d'avoir embarqué pour des roller-coasters. Quels que soient les choix opérés, ils n'interrogent jamais l'indifférence. Les nombreuses secousses qui ont rythmé la trajectoire du groupe ont eu le mérite de l'obliger à survivre. Les débats à son propos sont rarement neutres, les écarts rarement neutralisés.

Avec suffisamment d'impertinence pour rester pertinent.

S'il ne faut jamais rêver d'une époque passée dans laquelle on n'a pas vécu, il n'est pas interdit à nos jeunes d'aujourd'hui d'apprécier ces artistes anciens, sur le tard. Après tout, il ne s'agit rien moins que d'un classique.

Et d'une certaine manière, s'y confronter c'est accroître sa culture musicale. Je ne crois pas en la pop culture ou en la contre-culture, ce sont des appellations très contrôlées avec condescendance par quelques sachants snobinards.

Au siècle des réseaux zozos et du culte de l'inculture de 2024, les jeunes d'aujourd'hui avides de valeurs sûres, sauront trouver dans cette œuvre fleuve, la substance épinière du bien-être. On peut toujours trouver cette musique désuète, l'important est que ceux qui savent pourquoi elle ne l'est pas, la savourent à sa juste mesure.

Presque au moment du bouclage de ce livre, je dus en changer le titre initial. J'avais envisagé Purple Reign qui n'était pas une ode au nabot de minets à peau

lisse (grand artiste par ailleurs). Or, un article de l'éminent Sacha Reims dans Rolling Stones interviewant les deux Ian (Gillan le chanteur et Paice le batteur) était intitulé de la même manière. C'est le sacre de Reims.

Ont alors défilé, autour du 14 juillet de surcroît (égalent 1 ?), les jeux de mots les plus évidents : Great Purple,

Think Purple, Meet Purple, Purple Game et Trip Purple, l'assurance d'un voyage au cœur de ce parcours musical parfois aventureux. Finalement, mon prénom étant François, la francisation convient et c'est donc ainsi que j'en suis arrivé à l'incantation :

« Que Purple règne ! »

Let there be Purple.

Vous n'y perdez pas au change, puisque quel que soit ce titre, entre nous la confiance règne.

Le présent ouvrage se veut sciemment un voyage plaisant mais pas complaisant, aux étapes fluctuantes d'une construction élaborée depuis 1970, comme déjà précisé.

Au gré de multiples remplacements de musiciens sur l'étendue des décennies parcourues, Deep Purple est devenue une agence d'intérim. Dans ce contexte parfois chahuté, l'important réside dans sa capacité à maintenir l'état d'esprit initial. La continuation sinon la continuité nous berce de l'illusion d'une vie musicale sans terminus.

Le grand âge a gagné nos héros depuis tout ce temps, au fil d'une histoire tumultueuse à gages. Mais je ne voudrais pas être l'avocat véreux d'un groupe moribond. Et en 2024, il ne l'est toujours pas, nonobstant une baisse d'énergie sur scène.